



RACISME
EN PROCÈS

MAÏRONNAGES

LES QUESTIONS RACIALES AU CRIBLE DES SCIENCES SOCIALES

terrain disponible, conduisant inévitablement vers des pratiques d'extractivisme, comment, à la place, penser la recherche, l'objet de la recherche, à partir d'un rapport au *terrain* à construire ? En appréhendant les liens entre race, pratique de terrain et production scientifique, *La Série Bukavu* apporte une réflexion qui est essentielle à cette question. Dépassant une discussion épistémologique uniquement, elle permet de penser une écologie décoloniale des pratiques situées dans la recherche collaborative.

Pérez, Amín. 2022. *Combattre en sociologues : Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad dans une guerre de libération (Algérie, 1958-1964)*. Marseille : Agone.

Paul A. Silverstein
Reed College (USA)
silverasp@reed.edu

C*ombattre en sociologues* est une analyse impressionnante et complète du développement de l'engagement politique et de la *praxis* sociologique de Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad, alors jeunes chercheurs pendant la lutte anticoloniale en Algérie. À partir de documents d'archives (correspondance, notes, brouillons) et d'entretiens avec les anciens collègues, camarades et collaborateurs de Sayad et Bourdieu, ainsi que de lectures attentives de leurs œuvres publiées, le sociologue et historien dominicain Amín Pérez retrace leurs trajectoires politiques, intellectuelles et amicales entrelacées de la fin des années 1950 jusqu'au début des années 1960. Pérez souligne leurs engagements anticoloniaux « libéraux » – leur positionnement se situe entre les défenseurs de l'Algérie française et les idéologues métropolitains d'une révolution utopiste – et comment ils les ont traduits en un programme innovant de recherche et d'écriture sociologiques empiriques. Bourdieu a qualifié plus tard la sociologie de « sport de combat », mais Pérez soutient que, pour Bourdieu et Sayad, c'était une véritable arme dans un combat mené contre l'État colonial (et postcolonial) et contre les structures de domination plus largement.

Depuis la disparition de Bourdieu en 2002, un bon nombre

d'études francophones et anglophones se sont concentrées sur cette période de sa vie et de son œuvre, retraçant certains de ses concepts clés et de ses évolutions théoriques du temps de ses recherches pendant la guerre d'indépendance algérienne. Néanmoins, s'appuyant plutôt sur des travaux et entretiens publiés, aucune d'entre elles n'a puisé dans la même richesse de documents d'archives. Pérez donne ainsi une vision beaucoup plus nuancée de la manière dont les différents projets de recherche empirique en Algérie se sont développés et mis en œuvre, dont les équipes de recherche se sont réunies et administrées, parfois à distance, et comment elles ont abouti aux différents travaux qui ont été publiés ainsi qu'à un certain nombre de projets de publication qui n'ont jamais abouti. Pérez insiste surtout sur le rôle central de Sayad dans ces projets et dans la trajectoire intellectuelle et politique de Bourdieu, tout en insistant également sur la trajectoire indépendante de Sayad. Dans la plupart des travaux antérieurs, Sayad apparaît comme un personnage secondaire dans un récit centré sur Bourdieu, mais Pérez, s'appuyant sur une correspondance étendue et intime, lui donne la place centrale qu'il mérite.

Le livre se distingue également en situant Sayad et Bourdieu dans le champ dynamique de la politique coloniale algérienne de ses dernières années. Pérez détaille l'émergence d'une tendance « libérale » qui réunissait des militants et des intellectuels « français » et « algériens », et il raconte comment Bourdieu et Sayad s'y situaient et nouèrent des relations étroites avec nombre de militants et écrivains libéraux tels Mouloud Feraoun et d'autres assassinés plus tard par l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS). Son analyse de la façon dont Sayad et Bourdieu ont engagé, en s'inspirant et en même temps en se distinguant des interventions d'Albert Memmi et de Frantz Fanon, est particulièrement remarquable. Ces comparaisons entre intellectuels engagés (anti)coloniaux sont un peu complexes en raison des positions et des trajectoires sociales différentes de Memmi et de Fanon, respectivement en tant que juif tunisien et un homme noir des Caraïbes, et il aurait été utile de discuter davantage de la manière dont ces différences pourraient également expliquer leurs différentes évaluations de la situation coloniale et visions de la révolution.

Dans l'ensemble, Pérez fait un excellent travail en présentant avec empathie le projet politique et scientifique en évolution de Bourdieu et Sayad tel qu'ils l'ont compris. Il nous présente deux intellectuels précocement engagés qui luttent pour trouver une voix et agir efficacement dans un monde violent et polarisé dont ils se sentaient tous les deux marginalisés pour des raisons différentes. Il serait difficile de nier à quel point le programme de recherche empirique et collaborative qu'ils ont mis en place reste impressionnant, ou à quel point ils ont réussi à préparer une théorie de la pratique qui transcenderait dialectiquement les approches socio-scientifiques et philosophiques de l'objectivisme (structuraliste, marxiste) et subjectivisme (phénoménologique, existentialiste). Cependant, la force d'exposition empathique du livre est peut-être aussi sa faiblesse.

Comme plusieurs anciens étudiants et disciples de Bourdieu, Pérez risque l'hagiographie dans sa réticence à adresser l'engagement critique que le travail de Bourdieu (et dans une moindre mesure de Sayad) a suscité. Oui, les efforts de Sayad et Bourdieu de faire de la politique par le moyen de la sociologie restent impressionnants, mais quelles ont été et sont ses limites ? Quelles voix et perspectives ont été incluses dans leur ethnographie, et lesquelles ont été exclues ? Alors qu'ils critiquent l'ethnocentrisme et le racisme de l'ethnologie coloniale et la vision orientaliste qui enferme les sociétés « primitives » dans un perpétuel présent culturaliste, ils semblent toujours attribuer la dynamique de la société algérienne aux interventions extérieures du colonialisme et du capitalisme. Malgré leur critique « libérale » des formulations qu'ils qualifient de manichéennes de Memmi et Fanon, ils les reproduisent en quelque sorte dans le cadre de leur propre critique anticoloniale de l'orientalisme et de leur représentation du « déracinement » et de la souffrance de la « société originelle » algérienne face à la violence coloniale et sa politique du regroupement forcé. Selon la théorie bourdieusienne, chaque étude est nécessairement conditionnée par le champ politique dans lequel elle se situe et l'habitus que cette situation engendre, ce qui détermine ce qui peut être reconnu et ce qui reste méconnu. Le fait que Bourdieu et Sayad aient continué à réviser leur analyse, en puisant sur les mêmes

données ethnographiques et statistiques, pendant les années suivantes, montre non seulement la richesse de leurs recherches antérieures, mais aussi la spécificité de la situation révolutionnaire dans laquelle ils se trouvaient.

En effet, la focalisation du livre sur la période de 1958 à 1964 donne une force d'exposition. Cependant, cette période d'expériences en temps de guerre et de collaboration en matière de recherche eurent des effets sur leur érudition et leurs vies. À cet égard, une discussion plus approfondie sur le devenir de leurs recherches aurait été la bienvenue. L'analyse originelle du travail de Sayad pour développer le programme politique du Front des forces socialistes (FFS) – un groupe d'opposition lancé après l'indépendance par le révolutionnaire Hocine Aït Ahmed pour s'opposer au parti unique du FLN – est étonnamment révélatrice, et il y a sûrement plus à dire sur ses divers engagements civiques à l'échelle urbaine et nationale sur la politique de l'immigration. Tandis que Bourdieu est gravi rapidement les échelons de la hiérarchie académique, Sayad a souffert « la double absence » qu'il a tant étudié, avec son état de travailleur immigré et de chercheur vacataire. C'est seulement tardivement qu'il reçut une certaine reconnaissance pour son érudition précoce et qu'il devint une véritable muse posthume de la pensée décoloniale. De son côté, Bourdieu est bien sûr revenu plusieurs fois sur ses recherches en Algérie jusqu'aux dernières publications, *Méditations pascaliennes* (1997) et *La domination masculine* (1998), parmi d'autres. Mais le fait qu'il ait poursuivi les dialogues (même publiés) avec les acteurs algériens tel l'écrivain et ethnologue kabyle Mouloud Mammeri, et qu'il ait soutenu (avec Sayad) la revendication culturelle amazighe et les intellectuels algériens pendant la décennie noire, aurait mérité plus d'attention. Autant que leurs recherches sur l'éducation, l'État et la reproduction du pouvoir symbolique en France, leurs écrits publics sur l'éducation rationnelle au sujet de l'Algérie postcoloniale et néocoloniale faisaient partie de leurs combats de sociologues.

Ceci dit, Pérez nous offre un texte tout à fait remarquable. Il nous rend un grand service en recueillant et présentant les documents et les photos d'archives personnelles, ainsi que les citations étendues des lettres et entretiens, qui

parcours le livre. Ces citations donnent la voix aux acteurs historiques, établissant un texte polyphonique qui reflète bien les ethnographies de Bourdieu et Sayad qui également privilégient le discours et les concepts de leurs interlocuteurs. Et on a l'impression que Pérez lui-même fait partie de cette histoire racontée, en tant que jeune sociologue pareillement en recherche des modèles décoloniaux, en s'inspirant de l'exemple intellectuel et politique que représentent Sayad et Bourdieu. Pérez termine le livre avec une réflexion de Sayad sur la modestie nécessaire du sociologue qui doit « s'acquitter... de sa fonction de libération » (p. 260) afin de rendre service aux gens dans leur lutte contre la misère. Il faut également apprécier la modestie, ainsi que l'originalité, que Pérez apporte à son texte.

Thénault, Sylvie. 2022. *Les ratonnades d'Alger, 1956: une histoire du racisme colonial*. Paris: Seuil.

Arthur Asseraf

University of Cambridge (UK)

aa504@cam.ac.uk

La définition du mot « ratonnade » est d'une précision étonnante. Il désigne, nous dit le *Trésor de la langue française*, « des violences exercées contre une communauté nord-africaine en représailles à des actions attribuées à certains de ses ressortissants ». Une communauté nord-africaine, et non les autres. Comme « pogrom », ce mot suggère que des actions contre un groupe particulier sont si répétitives que la langue française a besoin d'un mot particulier pour les désigner. La ratonnade n'est pas un événement unique, c'est un type, une catégorie de violence qui se reproduit dans des circonstances que les acteurs savent identifier.

Dans ce livre, l'historienne Sylvie Thénault retrace, avec subtilité et dans le détail, une ratonnade bien particulière. En pleine guerre d'indépendance, un cycle de violence s'étale à Alger sur quelques mois entre 1956 et 1957. D'abord, le 28 décembre 1956, Amédée Froger est assassiné en pleine rue. Maire de Boufarik, président de l'association des maires d'Algérie, c'est l'un des représentants les plus connus des Européens d'Algérie. Le lendemain,

cette mort va en entraîner d'autres. Le 29 décembre, la foule du cortège funèbre de Froger, formée d'Européens, prend pour cible les musulmans qui ont le malheur de se trouver sur son passage dans les rues d'Alger. Les Européens tuent au moins six musulmans, et en blessent plus de soixante. Cette violence-là n'a pas de suites judiciaires. L'enquête fait l'objet d'un non-lieu : impossible de trouver les criminels, dit-on. C'est presque inévitable : des musulmans vont mourir quand les Européens sont en colère. L'assassinat de Froger, lui, ne sera pas impuni. En avril 1957, Bacheche ben Hamdi est condamné à mort après avoir fait des déclarations sous torture admettant avoir tué Froger. Il sera exécuté en juillet. C'est la fin du cycle : attentat, ratonnade, exécution.

Ces événements ne sont pas inconnus des spécialistes de la guerre d'indépendance algérienne (1954-62), mais de nombreux aspects sont entourés de doute. Par une écriture fine, parfois troublante, Thénault nous emmène au plus près des sources, convoque les documents policiers, les témoignages et les films pour faire le tri entre ce qui est vérifiable ou pas. C'est bien d'une enquête qu'il s'agit, qui oscille entre une narration méticuleuse des événements et une mise en contexte dans l'histoire plus longue de l'Algérie coloniale. Thénault, qui a commencé ses recherches avec une thèse remarquée sur la guerre d'indépendance algérienne avant de remonter plus dans le passé de la période coloniale, montre ici l'intérêt de travailler à la jonction des deux périodes. Ainsi l'on voit comment la violence des années de guerre jaillit de celle, plus sourde, plus longue, de la colonisation.

Ce livre peut donc se lire de deux manières. Premièrement, comme une contribution à l'historiographie foisonnante sur la guerre d'indépendance algérienne. Ici, Thénault vient décloisonner l'événement bien connu qu'est l'assassinat de Froger et le sortir d'un questionnement « politique » trop étroit qui ne s'intéresse qu'à des responsabilités individuelles, voire des complots. Elle restitue ainsi un nombre de vérités intéressantes sur les commanditaires mais montre aussi comment, au-delà des événements de 1956, on peut déceler la logique de la violence d'une minorité dominante en colonie de peuplement. Mais ce livre vise aussi à partir de cet événement bien particulier